

Les psys au risque du politique

Pour situer le texte: Ce texte condense deux communications au colloque *Pratiques Psychologiques et Citoyenneté. Aliénation, subjectivation et lien social* (université Lyon 2, 8-9 février 2013), et publié dans *Pratiques psychologiques, pratiques citoyennes. Engagement, aliénation et lien social* (Paris, InPress, 2014), et est également en ligne sur le site <https://penser-en-institution.org>

Mots-clés: psys, démocratie, citoyenneté, violence, le politique, eschatologie cataclysmique, La souffrance, de quoi “ça” parle : questionnement psychanalytique sur la souffrance au travail <https://anhenri.fr/classement-thematique/histoires-et-societes/histoire-culture-et-psychanalyse/> désignées, conflit intrapsychique, contradiction, horreur, pacte dénégatif, rapports sociaux, groupe, l'intrapsychique, rapports intersubjectifs de proximité, historicité, intemporalité de l'inconscient, traumatisme, partialité, cause du sujet, alliance, technostructure, mésinscription, professions intermédiaires, innovation,

N. B. : dans l'ensemble des textes mis en ligne

1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur.

2. Les notes de bas de page font partie du texte original ou contiennent des indications bibliographiques.. Les lettres minuscules en exposant renvoient aux commentaires en marge ou en encart, qui sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.

3. Les n°s de référence (①, ②, ③, etc.) renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte. Il se peut que certaines de ces références ne soient pas encore en ligne. Vous pouvez vous inscrire pour être tenus informés à mesure des mises en ligne.

Introduire l'expression "les psys" dans le titre de cet article, mérite explication préalable : j'ai essayé de montrer ailleurs ^① que progressivement, au cours des dernières décennies, cette appellation familière était devenue la seule à désigner un concept englobant, qui marginalise de fait, dans notre société, la multiplicité des pratiques professionnelles (psychiatre, psychologue, "psycho quelque chose" de tout poil) dont chacune tient tant pourtant à revendiquer sa spécificité. Ce que les appellations savantes ne veulent pas voir, la *vox populi* le met en valeur avec ses mots à elle. D'aucuns essaient bien d'acclimater, pour exactement les mêmes usages, le mot "psychiste", mais sa formation savante me paraît moins apte à désigner une réalité sociale dont ceux-là mêmes qu'elle recouvre n'ont pas la maîtrise, malgré qu'ils en eussent.

"Pratiques citoyennes" : c'est maintenant le titre de ce livre qui nous introduit au cœur même de la question que je souhaiterais soulever ici. Le choix du mot "citoyen" est en effet révélateur. Par-delà la *civitas* romaine, il renvoie en effet implicitement à la "polis" grecque, et traîne avec lui un cortège de connotations implicites rattachées à la représentation, bien éloignée d'ailleurs de la réalité historique, d'une démocratie antique, au cœur de laquelle s'impose le paradigme idéalisé de la démocratie athénienne. Dans le sillage de Montesquieu, pour qui la vertu était le fondement même de la démocratie (on oublie d'ailleurs souvent qu'il en déduisait que ce régime idéal était en pratique impossible), la citoyenneté fleure bon le consensus irénique et l'attachement inébranlable des citoyens à un bien commun que la bonne volonté suffirait à ériger en objet de communion universelle.

Comment les psys ne s'y retrouveraient-ils pas, eux dont la culture fait des médiateurs dans l'âme, eux qui sont épris d'une paix qu'ils pensent toujours pouvoir ramener par la vertu de la parole, eux que le rapport de force effraie presque toujours, et qui l'assimilent presque systématiquement à la violence – quitte à en jouer sans ménagement et sans même s'en rendre compte derrière une apparence pacifique et policée ?

En corollaire, ils sont en général, et sauf de rares exceptions, étanches au Politique, si l'on veut bien définir celui-ci comme l'espace des antagonismes sociaux de toute nature. "Le" Politique, et non pas "la" Politique, bien que la seconde soit une partie du premier : comme l'arbre est une partie de la forêt qu'il cache.

Il arrive pourtant que certains psys, et singulièrement certains psychanalystes, très minoritaires, mais peut-être un peu plus, et un peu plus écoutés par les temps qui courent qu'en d'autres temps, s'intéressent au Politique. Mais ils le font alors sur un mode bien particulier.

Car leurs propos est souvent organisé autour d'une sorte d'eschatologie cataclysmique aux accents parfois wagnériens, plongeant leurs lecteurs ou leurs auditeurs dans la vision d'une horreur barbare triomphant de la civilisation. Souvent d'une grande culture débordant largement l'érudition proprement psychanalytique, ils accumulent, sur un rythme qui peut devenir haletant, des dénonciations dont la cohérence n'est pas toujours évidente, et qui s'agglutinent essentiellement autour de deux paradigmes majeurs : la barbarie nazie, et le *1984* de Georges Orwell, accessoirement condensable avec le *Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley.

Paradoxalement, cette exception confirme l'étrangeté du champ du Politique dans le paysage intérieur des psys. En effet, elle atteste que, dès lors que ce champ cesse d'être virtuellement consensuel, dès lors qu'il se révèle moins pacifique que la Cité Idéale, il ne peut plus être que de nature traumatique. Alors que pour la plupart des autres, le conflit d'intérêts, l'affrontement, le jeu des rapports de force, sont perçus comme des aspects naturels, voire constitutifs de toute vie sociale, ils équivalent pour eux à une menace d'effondrement de l'ordre symbolique réactivant les spectres de l'horreur et de la terreur archaïques.

Sans doute est-ce là la contrepartie du parti-pris même qui fonde le regard psy sur le monde : tenter de tout savoir et tout comprendre d'une intériorité psychique codée – du moins dans la culture où ce regard psy a pris naissance, – comme une caverne obscure où grouillent on ne sait quels monstres, et dont n'émergent que des pensées rationnelles et policées, tout juste lézardées de quelques inquiétantes bizarreries. À prétendre se faire forts d'aller chercher ces monstres dans leurs antres pour les ramener à la civilisation, les psys prennent le risque de vivre en permanence avec l'inquiétante étrangeté. Rien d'étonnant à ce qu'ils attendent en échange que le monde qui les entoure en soit indemne. Pour que l'horreur dans les arcanes de la subjectivité leur soit tolérable, ils exigent de vivre dans une société qui donne aux sujets liés à elle par le contrat narcissique suffisamment de signaux propres à entretenir la croyance dans la puissance et la pérennité de l'ordre symbolique. Orphée veut bien aller chercher Eurydice dans les enfers, mais c'est à condition d'être sûr que ce n'est pas dans un autre enfer qu'il cherchera à la ramener.

Cette prévalence des "pouvoirs de l'horreur" chez les psys, dès lors qu'ils ne se sentent plus protégés par l'enveloppe idéologique qui leur est propre, rencontre presque trop parfaitement la place qui tend à leur être assignée dans la société contemporaine : celle de protecteurs, consolateurs et réparateurs des "victimes désignées ② ⑦". On entend là comme un déplacement de la vieille division des rôles entre hommes et mères, où la place des hommes est celle du guerrier, celle des mères est de protéger la faiblesse de l'enfant.

Une telle distribution implicite, que je choisis ici de symboliser par la figure du guerrier, est cohérente avec l'identification sans nuance de tout antagonisme avec une violence désymbolisante. On voit là apparaître un nouveau clivage, qui conforte le premier, entre le for interne et le for externe : plus les psys sont virtuoses à identifier comme structurants les conflits intrapsychiques, plus ils résistent à reconnaître que la contradiction est ce qui structure les rapports sociaux.

On peut remarquer au passage que le glissement récent de l'imagerie du couple "bourreau-victime" vers le premier plan de la scène sociale, marque souvent la butée sur laquelle achoppent de nombreux psys dans leur travail de compréhension des processus intrapsychiques, et plus précisément de la souffrance psychique. Cette imagerie manichéenne leur semble si nécessaire (autant qu'au reste de la société), qu'il répugnent à voir qu'elle est une reconstruction idéologique de la véritable souffrance psychique, dans laquelle les victimes ne sont pas moins aliénées que les bourreaux, ce que l'expérience clinique nous enseigne dès qu'on a la liberté intérieure d'écouter véritablement les uns et les autres.

L'ennui, c'est que communier ainsi dans la fascination de l'horreur, au moins dans l'espace public, paralyse le travail de la pensée au lieu de le métaboliser.

Mais il y a plus. Une crainte peut en cacher une autre, plus enracinée encore : ce que cette jouissance dans la dénonciation d'une barbarie conquérante dénote, c'est peut-être bien que la culture psy s'est, bien antérieurement et bien plus fondamentalement, organisée sur un pacte dénégatif qui la caractérise. Elle ne diffère pas en cela de n'importe quelle autre culture, ou microculture, et le lui

imputer à faute serait aussi absurde que demander au moi de renoncer à ses défenses. Mais il n'en reste pas moins que ce pacte dénégatif-là, comme n'importe quel autre, lui fait scotomiser des aspects essentiels de la réalité. Et cela même n'est après tout pas si grave aussi longtemps que ces aspects ne viennent que discrètement interférer avec le champ de pratique qui constitue le substrat de cette culture. Mais que le cours de l'Histoire en vienne à leur donner un impact décisif dans ce même champ, et leur irruption soudaine est vécue comme une violence traumatique.

Au-delà des antagonismes, ce sont les rapports sociaux que la culture psy ne peut entrevoir qu'à la marge. Il est significatif qu'elle les ramène le plus souvent aux catégories du "groupe", sur lequel en revanche elle a développé une pensée déliée et profonde (et encore, pour beaucoup de pys et notamment de psychanalystes, même le groupe reste l'objet d'une intense méfiance).

Dans l'opposition entre scène publique et scène privée, caractéristique de la société bourgeoise occidentale (qui est d'ailleurs maintenant fort occupée à la détricoter), la culture psy, non sans hésitations historiques il est vrai, a résolument pris ses quartiers dans la deuxième. Son espace est celui de l'intimité, à deux niveaux concentriques: celui qu'elle appelle "l'intrapsychique", héritier direct du "for interne" des théologiens ; et celui des rapports intersubjectifs de proximité. À elle le murmure, la confiance, la pudeur. Aux autres le tumulte et l'ostentation.

Cette polarité se retrouve dans son rapport au temps. Elle répugne à penser l'historicité. Même si elle l'a apprivoisée prudemment, en s'élargissant d'abord à l'historicité de chaque sujet, entre les deux bornes de la naissance et de la mort, puis progressivement, depuis quelques décennies, à la transmission intergénérationnelle – mais sans jamais beaucoup s'éloigner de la certitude d'une organisation immuable de la psyché derrière sa variabilité de surface. En parallèle, lui vont bien le thème de l'intemporalité de l'inconscient, et l'aménagement d'espaces de pratique dans lesquels il lui est loisible de prendre tout son temps.

Mon hypothèse est donc que si le présent livre, faisant suite à un colloque sur le même thème, paraît maintenant, peut-être est-ce bien justement parce que le fil de l'histoire contemporaine confronte aujourd'hui les pys à des réalités politiques et sociales qu'ils pouvaient jusque-là se permettre d'ignorer, et qu'ils éprouvent comme une insoutenable violence. L'Histoire et le Politique nous signifient aujourd'hui, par de multiples signaux, que ce n'est pas parce que nous cherchons à les ignorer, qu'ils nous ignorent, eux. Et c'est pourquoi on voit parmi nous s'improviser une pratique politique qui peine à dépasser le stade de la dénonciation suffocante.

Même si la discipline académique dénommée psychologie, ainsi que de nombreuses pratiques se rangeant sous l'auvent de cette discipline, se sont développées à partir de la fin du XIXe siècle[®], une mutation radicale s'est produite il y a moins d'un demi-siècle, au moins en France, qui a fait apparaître cette nouvelle espèce sociologique que l'on nomme ici "les pys". On peut donc dire que leur histoire est courte. Or, dans les débuts de cette tranche d'histoire qui les fit apparaître, ils étaient audibles de couches sociales dont l'importance n'était pas négligeable – en gros celles qui s'étaient reconnues dans la mouvance idéologique, d'ailleurs complexe et souvent contradictoire, de l'après 68 – en précisant

bien que ce recouvrement sociologique n'implique nullement une coïncidence, sinon partielle, avec l'idée qu'on se fait communément des "idéologies soixante-huitardes". Ils pouvaient donc avec une relative tranquillité se replier subjectivement sur la méconnaissance systématique de tout ce qui intéresse au contraire au premier chef les sciences sociales – notamment l'histoire, la sociologie et l'économie, puisqu'ils y étaient inscrits sans avoir à se demander pourquoi ni comment.

Mais la roue de l'histoire a tourné, et pour des raisons complexes largement liées à une donne économique profondément bouleversée ^③, cette plage d'audibilité s'est rétrécie comme peau de chagrin, et ce, paradoxalement, au moment où leur visibilité médiatique n'a jamais été aussi grande. Car cette visibilité doit moins à la vision du monde singulière qui les a caractérisés pendant ces quelques décennies, qu'à une double assignation de nature idéologique : d'une part au mode de pensée médical et à un scientisme sommaire, qui avaient certes marqué la psychologie à ses origines, – mais ils s'en étaient différenciés assez radicalement, quoique progressivement, tout en se maintenant imprudemment sous l'auvent de la notion de "soin"; et d'autre part à la fonction de réconfort des victimes, que nous venons d'évoquer.

Il ne leur reste souvent aujourd'hui qu'à se désespérer d'être devenus inaudibles, sauf de leurs semblables convaincus d'avance. Ce désespoir se déploie essentiellement dans deux espaces partiellement sécants : pour l'ensemble des psys, dans les institutions où continue à s'exercer leur pratique, sous statut généralement salarial; et, pour l'ensemble plus restreint de ceux qui se recommandent explicitement de la psychanalyse, dans celui des idéologies dominantes, où la psychanalyse a fait l'objet d'attaques d'une exceptionnelle violence, à la mesure même de l'hégémonie (suspecte d'ailleurs d'un strict point de vue psychanalytique) où la génération précédente l'avait installée. Nous ne développerons dans la suite que ce qui concerne le premier de ces espaces : le second nous entraînerait dans des développements trop différents et sera peut-être repris ultérieurement.

Peut-être en l'occurrence, au fond de ce désespoir, les psys seraient-ils bien avisés de s'appliquer ce que la clinique leur a enseigné à propos des tableaux post-traumatiques en général : à savoir que rester dans la fascination du traumatisme, c'est se condamner à y rester enfermé. Et qu'on ne commence à s'en délivrer qu'en réussissant à y voir une condensation brutale et insoutenable d'éléments qui avaient travaillé à bas bruit, dans la durée, et souvent depuis fort longtemps; en un mot en réinscrivant le traumatisme dans l'historicité, donc en dissipant, malgré sa prégnance, l'illusion, qui le caractérise, d'une rupture absurde et cataclysmique sans lien avec les fils tissés au cours du temps.

Seulement ce cap est difficile à franchir, parce que cela implique de transgresser le pacte dénégatif que j'évoquais à l'instant, et de pouvoir se regarder, en tant que psys, comme à la fois acteurs et produits du jeu compliqué des rapports sociaux – ni plus ni moins que tout le monde. En un mot, de cesser de ne vouloir penser le monde qu'à travers nos concepts de psys, comme si l'agronomie permettait de penser la sociologie rurale.

Nous serions alors à même de découvrir que nous n'existons historiquement que par suite d'une conjonction de processus historiques, économiques et sociologiques, qui ont fait sortir l'identification à la souffrance psychique de l'autre de son statut de processus privé aux occurrences aléatoires, pour la constituer en phénomène social massif.

J'ai quelques modèles à proposer à ce sujet, ceux qui m'ont lu le savent, mais mon propos n'est pas ici de les développer, car d'autres seraient sans nul doute possibles, et j'aimerais garder l'accent sur la principale conséquence.

Comme toute espèce sociale, nous tendons à ériger en norme universelle les positions partiales qui nous constituent, et nous nous étonnons que d'autres ne les partagent pas avec la même évidence que nous. Cette partialité⁹ qui nous définit, c'est ce que j'appelle la cause du sujet. Et la défendre avec passion n'empêche pas de chercher, comme toutes les autres forces sociales, à trouver des stratégies réalistes, sachant que la plainte et la dénonciation ne font en général partie de ces stratégies que dans des conjonctures bien particulières, et qu'il est bien imprudent de ne se fonder que sur elles.

Dans le jeu des forces sociales, en général, et lorsqu'on est minoritaire en particulier, *a fortiori* lorsqu'on est ultra-minoritaire, ce qu'on trouve toujours au cœur d'une stratégie est toujours constitué par la constitution d'alliances.¹⁰ En ce sens, la définition que je donnais plus haut du politique est incomplète. Il est bien certes l'espace des antagonismes sociaux, mais ceux-ci ne sont pas dissociables des jeux d'alliance, car il faut à une force sociale une domination bien écrasante pour qu'elle puisse se passer d'alliances, et non seulement en outre c'est bien rare, mais ça ne dure jamais longtemps.

Alliance, cela veut dire un appui réciproque entre des espèces sociales dont les enjeux ne coïncident pas entièrement, et parfois pas du tout, mais que leurs intérêts, au sens large, peuvent pousser à collaborer, dans un espace déterminé et dans un laps de temps déterminé. La prise de conscience de cette limite est essentielle : il faut toujours à propos des alliances garder présent à l'esprit ce qu'en disait incidemment Palmerston au siècle dernier à propos de l'alliance de la France et de l'Angleterre : "C'est l'alliance de l'homme et du cheval. Il ne faudrait pas être le cheval".

Certes, une telle vision, classique en matière de théorie des jeux, ne peut que paraître, à la plupart des psys, trop apparentée à la pensée de Machiavel, et donc les rebuter à l'extrême.

Car de même qu'ils peinent à penser l'antagonisme autrement que comme une affaire de haine et de violence, il leur est bien difficile de penser l'alliance autrement que comme une histoire d'amour. Ils sont pourtant bien placés, à force d'écouter les humains, pour savoir que les histoires d'amour elles-mêmes ne sont, on l'a vu, comme toutes les alliances, que des alliances partielles, et d'ailleurs, le découvrir après l'avoir longtemps méconnu est l'une des plus rudes épreuves auxquelles un sujet peut être confronté. Il y a ainsi quelque chose de cette déception profonde dans la crise que traversent aujourd'hui les psys : ils ne se sentent plus, sinon aimés, du moins reconnus, eux qui avaient pris l'habitude de penser que cela leur était dû par la grâce de leur mérite propre.

Inversement d'ailleurs, ceux qui se meuvent à l'aise dans la *realpolitik* butent, bien souvent, sur des mouvements passionnels qu'ils n'étaient guère armés pour intégrer dans leurs calculs... Ainsi la dialectique des alliances sociales objectives et des alliances inconscientes est-elle souvent bien difficile à démêler. C'est pourquoi je suis... conscient que tenir ici le langage de la stratégie politique est une simplification outrancière : la finalité en est surtout de tenter, par ce contraste avec la rhétorique habituelle des psys, quelque chose comme un effet d'arrachement.

En outre, il est évident que les alliances explicitement pensées et voulues ne sont jamais que la partie émergée de l'iceberg. Il en est des alliances comme de bien des réalités humaines : on n'en prend conscience que quand on en souffre. C'est ainsi que nous avons bénéficié dans les années 70 et 80 d'alliances objectives que nous n'avions pas eu à chercher : nous y étions nés. Et ce sont elles qui se dérobent aujourd'hui sous nos pas.

La plus déterminante fut celle qui se noua dans une sorte de coalescence avec la technostructure^④^⑤. C'est un terme que l'on doit à Galbraith, et je regrette souvent qu'il soit si peu utilisé, étouffé qu'il a été par l'omniprésence du vocable journalistique "technocratie" – vocable dépréciatif s'il en est, ce qui fait que le technocrate, vilain par essence, c'est toujours l'autre. Alors que les plus virulents à dénoncer la technocratie font objectivement souvent partie de la technostructure, et ce n'est en soi ni un excès d'honneur ni une indignité.

Adopter un concept, c'est toujours peu ou prou le rebricoler^③ à sa main. Celui de technostructure désignera ici cette classe de gestionnaires des appareils de pouvoir, caractéristique des sociétés néo-industrielles. Concurrente de la bureaucratie, dont elle récuse le mode de fonctionnement vertical, hiérarchique, centré sur la fidélité à des énoncés prescriptifs, elle cherche à lui substituer un mode de fonctionnement en réseau, fondé sur sa dextérité à modifier le libre jeu d'un système, en y introduisant des éléments bien choisis à des points bien choisis. Sa "technicité" présumée réside précisément dans sa maîtrise des interactions entrecroisées et récursives dans les systèmes complexes.

Dans le champ économique et politique, le développement de la technostructure est beaucoup plus ancien que l'apparition des psys à la fin des années 60. Mais c'est à peu près à ce moment-là qu'elle a commencé à s'emparer du champ des pratiques sociales, et singulièrement de celles qui ont pour objet la mésinscription^⑥ : c'est donc par rapport à ce champ que je parle de coalescence.

À vrai dire, dès la racine, il y avait déjà là un malentendu. Ce n'est pas spécifiquement avec les tenants de la cause du sujet que la technostructure avait passé alliance, mais, bien plus largement, avec les nouvelles couches sociales qui se sont développées à ce moment-là, formant les gros bataillons de ce que les statisticiens appellent faute de mieux "professions intermédiaires".

Et cette alliance s'était essentiellement cimentée autour du signifiant "innovation". L'analyser en détail nous mènerait ici trop loin. Retenons-en simplement une sorte de pacte implicite: la technostructure laissait pour l'essentiel le champ libre aux nouvelles couches et les protégeait, en

échange de quoi celles-ci lui fournissaient en permanence l'innovation sociale dont elle avait besoin pour exercer son pouvoir.^③

Par rapport aux occupations majeures des psys, ce terrain d'alliance n'était toutefois que marginal. Ils rencontraient déjà bien souvent, et douloureusement, une profonde incompréhension de l'idée qu'ils se faisaient de l'écoute des sujets. Au moins pouvaient-ils vivre dans l'illusion d'un consensus sur la finalité des institutions où ils travaillaient : œuvrer au bien de ceux qu'elles accueillaient – quitte à ce qu'il y ait des désaccords sur la nature de ce "bien". Pour avoir tenté d'innombrables fois d'expliquer aux praticiens que, s'agissant d'objets méinscrits, cette croyance était un leurre, j'étais bien placé pour savoir qu'elle résistait à toutes les tentatives d'analyse objective, et donc qu'elle était nécessaire à la survie de ceux qui y tenaient tant.

Hélas, à partir des années 90, en gros, la donne se retourne. Le mode de fonctionnement néo-industriel était très lié au niveau de développement des sociétés industrielles avancées, pour qui l'abaissement du coût de la main-d'œuvre en était venu à compter moins qu'un élargissement du marché (ou du champ de la consommation, si l'on préfère). Ce furent les fameuses "30 glorieuses", qui n'étaient possibles que grâce au maintien du reste du monde dans l'état de fournisseur d'énergie et de matières premières à bas prix, et au maintien de sa population à un niveau de consommation extrêmement bas. Même aujourd'hui, d'ailleurs, il est bien difficile à ceux qui communient dans la nostalgie de cet âge d'or, de réaliser que seule la domination de quelques sociétés industrielles avancées sur le reste du monde, qu'ils ont toujours dénoncée avec force, l'avait rendu possible.

En outre, les techniques keynésiennes de régulation des variations cycliques de l'économie capitaliste, (dont la grande crise de 1929 et tous les drames qui s'en étaient ensuivis, avaient fait un enjeu majeur), se combinaient harmonieusement avec l'élargissement de la consommation: l'injection massive de liquidités par l'appareil d'État lorsque menaçait la dépression, (injection rapidement d'ailleurs devenue une douce habitude même en temps de vaches grasses, ce qui n'avait plus grand rapport avec sa vertu contracyclique) permettait de mettre au cœur de ces sociétés d'abondance le "Welfare State", dont, précisément, le développement provoquait l'explosion démographique de ces nouvelles couches sociales dont les psys n'étaient qu'une modeste partie.

Las, le développement vertigineux des techniques de traitement et de transmission de l'information, et la baisse spectaculaire du coût du transport des objets manufacturés à haute valeur ajoutée, ont entraîné une mise en concurrence entre ces deux réservoirs de main-d'œuvre aux niveaux de vie très inégaux. Sans faire disparaître l'enjeu vital d'élargissement du marché, bien au contraire, l'enjeu de réduction des coûts de main-d'œuvre est revenu en force dans les sociétés industrielles avancées, naguère si bien protégées. Logiquement, l'économie de l'offre s'est dès lors substituée à l'économie de la demande, ou plutôt en fait, s'est combinée avec elle pour produire un système de rapports de production et de consommation, et par suite de rapports sociaux, violemment contradictoire.

Mise en déséquilibre en même temps, et de la même façon, que le modèle économique qui l'avait fait naître, la technostucture, cessant de battre en brèche la bureaucratie de type paléo-industriel, s'est au contraire combinée à elle, pour former une sorte de chimère, que nous nommerons technobureaucratie^{③④⑤}.

Chacun en voit quotidiennement les effets dans tous les compartiments de la vie sociale. Pour celui qui nous occupe aujourd'hui, le renversement qui a eu les effets les plus dévastateurs fut la nécessité croissante de freiner le développement du *Welfare State*, puis d'en réduire de plus en plus le coût. Pour la technostucture, la "gestion" remplaça alors l'innovation comme maître mot de l'idéologie – recouvrant bien plus et bien autre chose que les contraintes techniques du "bien gérer". Nul autre en effet ne pouvait mieux condenser les enjeux de la régulation systémique caractéristique de la technostucture, et ceux de la maîtrise pointilleuse, par chaque échelon de la pyramide hiérarchique, des pratiques de l'échelon subalterne – caractéristique de la bureaucratie.

Dans tous les terrains de pratique sociale, la désillusion fut rude, et de plus en plus au fil des années, à mesure que ce retournement prenait de l'ampleur, et que croissait la difficulté de l'interpréter comme une intempérie passagère. En outre, l'importance de la composante narcissique dans l'investissement des praticiens sociaux sur leur alliance avec leurs commanditaires, sous forme d'une attente démesurée de reconnaissance de la part d'un objet fantasmé comme paternel, donne à cette désillusion la figure tragique d'une perte d'amour irrémédiable.

Mais peut-être est-ce pour les psys qu'elle est le plus insupportable. Car l'illusion, qui leur était essentielle, de pouvoir partager leur attention aux sujets avec leurs mandants, et à travers eux avec l'ensemble du corps social, (ou à tout le moins l'espoir d'y parvenir un jour), s'effondre dans la foulée. Lors apparaît la réalité nue : ils ne sont employés que pour colmater un désordre symbolique, la cause du sujet non solvable échoue à être un enjeu social déterminant, comme elle y a toujours échoué, et la modernité n'y a rien changé malgré ce qu'on s'était complu à croire. Il va de soi que le contraste entre l'idéologie du *Welfare State*, et une idéologie de la gestion directement empruntée à l'univers de l'appareil productif ressenti comme asservi à des enjeux purement lucratifs, n'est pas pour rien dans cet effondrement.

Certes, d'autres alliances nous arrivent sans que nous les ayons vraiment demandées, notamment celle qui nous convoque, comme on l'a vu plus haut, en caution privilégiée de l'idéologie victimaire, qui a pris en quinze ans des proportions démesurées. Qu'elle ne soit pas moins illusoire que les précédentes n'est pas en soi un obstacle. Mais, si sa résonance médiatique est importante, elle ne couvre de fait qu'une portion restreinte des espaces de pratique.

De toute manière, il serait peut-être important de savoir si on est preneurs ou pas de cette alliance-là. C'est une vraie question. Se vouer aux victimes présumées dans une relation d'empathie spéculaire peut parfaitement convenir à ces psys qui se sentent si massivement maltraités par leur environnement institutionnel, dès lors que celui-ci manque à leur assurer l'enveloppe protectrice idéale,

faute de laquelle il ne leur reste souvent que des défenses persécutoires. C'est donc avec une partialité assumée que je m'adresserai ci-dessous à ceux que la plainte inlassable finit par lasser.

Pour ceux-là, il reste donc à voir s'il ne serait pas possible de chercher d'autres alliances. Encore faut-il pour qu'elles fonctionnent qu'elles aient le double mérite de procurer une efficacité sociale qui ne soit pas dérisoire, et qu'elles offrent un substitut crédible à cet objet paternel fantasmatique dont le fantôme nous a abandonnés en rase campagne. Pour ma part, et pour conclure, je les chercherais dans deux directions.

Dans l'espace microsocial des institutions, il me semble nécessaire de se déployer dans trois espaces concentriques.

Dans le premier, il s'agit de développer plus intensivement encore une activité de travail théorico-clinique entre les pys eux-mêmes, y compris lorsqu'ils ne prêtent pas allégeance aux mêmes chapelles, en prenant appui sur la réalité clinique, au plus près de l'analyse du transfert et du contre-transfert, et en faisant la chasse aux certitudes d'origine livresque qui n'auraient pas été confirmées et vivifiées par cette épreuve de la clinique.

Dans le second, il s'agit d'élargir cette connivence à tous les praticiens ouverts au regard clinique, et ils sont légion, en renonçant à l'illusion que ce qui fait le clinicien, c'est la nature du diplôme, et donc des études académiques qui y ont conduit. Le travail d'analyse de la pratique est un excellent cadre pour métaboliser cette alliance, dès lors que l'on est en mesure d'en rendre le cadre étanche à la commande institutionnelle, et de faire prévaloir la certitude que c'est le groupe, et le groupe seul, qui est fondé à s'autolégitimer – ce qui est évidemment plus facile à prêcher qu'à faire^a.

Il va de soi que la finalité première de l'activité déployée dans ces deux sphères demeure la qualité de la pratique elle-même. Mais je les évoque ici dans leur rapport à un autre enjeu, de nature véritablement politique : celui de substituer à une introuvable congruence entre l'appareil technobureaucratique et une source de légitimation de type parental, une co-légitimation par une société de type fraternel. Il s'agit de renoncer à considérer que nous avons un mandat social à écouter les sujets, car ce mandat n'existe pas, et de nous percevoir comme profitant de notre inscription concrète dans les espaces professionnels pour nous auto-mandater collectivement dans une pratique finalement plus militante que technicienne.

Enfin, il me paraît important de fédérer toutes les forces qui souffrent de l'idéologie prétendument gestionnaire de cette technobureaucratie qui étrangle de toute part l'appropriation par les praticiens de leur propre pratique. Cela implique de pouvoir travailler, à propos d'enjeux sociaux

^a Encore était-ce relativement facile lorsque l'Analyse de la Pratique était surtout à l'origine demandée par les équipes et concédée par les directions. Depuis qu'elle est devenue une « bonne pratique » imposée par la technobureaucratie, à coups d'appels d'offres, parfois gigantesques, il y faut maintenant un peu d'habileté et de diplomatie.

qui ne nous sont pas propres, avec des acteurs sociaux pour qui l'approche clinique ne va pas de soi, et à qui elle est même souvent très étrangère.

Dans l'espace macrosocial, qui nous rapproche du point où "le" politique prend la figure de "la" politique, chacun bien sûr, individuellement, avec ses propres inscriptions sociales, dont l'allégeance à la position de "psy" n'est évidemment qu'une parmi d'autres, est amené, en de multiples circonstances, à se déterminer sur de petits et de grands choix.

Certes, lorsqu'il nous arrive de nous poser ces questions "en tant que pys", et *a fortiori* si c'est collectivement, il me semble qu'il faut d'abord prendre acte de la même butée indépassable. La "cause du sujet" ne sera probablement jamais, dans aucune société et sous aucun régime, un enjeu politique majeur. Lorsqu'on en a l'illusion, par exemple dans les débats publics à propos de la psychiatrie, ou, là encore, à propos de la défense des victimes, c'est toujours à travers le filtre d'une constitution de certaines catégories de population en emblèmes projectifs d'angoisses largement partagées. J'espère l'avoir montré de façon convaincante dans mes essais de théorisation de la mésinscription.

Il n'en est pas pour autant inutile de travailler à évaluer quelles positions aboutiront à créer des cadres sociaux moins oppressifs ou plus propices à faciliter le travail d'élaboration des sujets. Et de se positionner en conséquence dans des compagnonnages avec ceux qui les incarnent: avec toutefois la prudence qui caractérise toute alliance, selon la définition précitée de Palmerston.

En résumé, il s'agit donc, dans le fil d'une partialité revendiquée pour "la cause du sujet", d'esquisser une doctrine d'un positionnement politique à deux niveaux hiérarchisés :

- dans les espaces de pratique, la résistance à toutes les formes de violence psychique instituée ;
- dans l'espace social global, un compagnonnage avec les forces sociales jugées les moins oppressives, sous réserve de la défiance qui me paraît nécessaire quant à notre assignation au statut de gardien de la victimisation générale.

On trouvera ci-dessous, non une bibliographie selon la tradition académique, mais quelques repères contextualisant le texte ci-dessus dans les autres publications de l'auteur.

Références des autres textes de l'auteur auxquels il est fait renvoi dans le texte.

① *Le psychiatre et le "psy": opposés ou confondus ?* in *La psychiatrie: qu'en pense le social?* Empan, juin 2005, Eres Ramonville Saint-Agne pp. 47-55

ou URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/pratiques-psy/>

② *Quand, au milieu des miens, s'invite l'impensable* in *Violence dans la parentalité* (CICCONE Albert dir.), DUNOD PARIS 2015 pp. 69-90

ou URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/divers-eclairages-psychoanalytiques/>

- ③ Le Darwinien contre l'Ingénieur, et le Bricoleur en arbitre <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/epistemologie/>
- ④ Apprivoiser les cavaliers d'apocalypse <https://anhenri.fr/classement-thematique/espaces-de-pratique/la-clinique-linstitutionnel-et-le-politique>
- ⑤ Quelques ilots d'ordre dans un océan de chaos <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/epistemologie/>,
- ⑥ Voir ensemble de textes regroupés sous la catégorie « Théoriser la mésinscription » <https://anhenri.fr/classement-thematique/la-mesinscription/modele-pages-sous-categorie/>
- ⑦ La souffrance, de quoi “ça” parle : questionnement psychanalytique sur la souffrance au travail <https://anhenri.fr/classement-thematique/histoires-et-societes/histoire-culture-et-psychanalyse/>
- ⑧ Esquisse d'une saga in *La Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée* (P. MERCADER et A.N. HENRI dir.) , Presses universitaires de Lyon Lyon 2004 pp. 19-48
- ou URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/la-psychologie-dialectique-des-pratiques-et-du-discours-savant/>
- ⑨ De l'obscur objet de la théorisation à l'obscur passion de théoriser in *La partialité comme atout dans les sciences humaines* (Georges GAILLARD, Patricia MERCADER, Jean-Marc TALPIN dir.) , In Press 2011
- ou URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/theorie-ideologie-pratique/>
- ⑩ penser la pratique <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/theorie-ideologie-pratique/>